Originalveröffentlichung in: Dubois, Isabelle ; Gady, Alexandre ; Ziegler, Hendrik (Hrsgg.): Place des Victoires : histoire, architecture, société, Paris 2004, S. 94-105 (Monographie / Centre Allemand d'Histoire de l'Art)

Habitat et structure sociale au XVIII[e] siècle
La maison Bergeret

Jörg Ebeling

« C'était un amateur d'art éclairé, et son hôtel de la place des Victoires à Paris était un véritable musée où l'on pouvait admirer des œuvres de Boucher et de Natoire. Le 31 août 1754, l'Académie royale de peinture et de sculpture le nommait associé libre[1]. »

Quand la biographie d'une personnalité comme celle du receveur général des finances de Montauban et collectionneur Pierre-Jacques-Onésyme Bergeret (1715-1785) croise un lieu célèbre comme la place des Victoires, l'historiographie incline à produire un mythe. Ainsi la maison située au n° 4, place des Victoires, à l'angle de la rue de La Feuillade, passe-t-elle aujourd'hui encore pour avoir abrité la grande collection de Bergeret, qui fut l'ami de Boucher et de Fragonard (fig. 92)[2]. Or cette maison n'a jamais abrité ce que Mathieu Meras, en 1960, laissait suggérer en parlant d'un « véritable » musée[3]. Peu de temps après la parution de cet essai, Georges Wildenstein commentait l'inventaire après décès de la première épouse de Bergeret : ce document ne faisait état que de quelques tableaux pour la collection telle qu'elle existait en 1751[4]. Bergeret, dont la passion de collectionneur ne se dessina vraiment que plus tard, quitta peu après le décès de son épouse son domicile de la place des Victoires[5] pour acheter rue du Temple, non loin de nombreuses folies, un vaste hôtel particulier, plus connu sous le nom d'hôtel de Bergeret et où il put présenter sa collection d'œuvres d'art.

L'idée selon laquelle une riche collection a été constituée place des Victoires relève d'une vision de cette place et de son importance au XVIII[e] siècle que la littérature n'a cessé de propager, mais que les sources n'ont jamais suffisamment attestée. Dans les études sur la question, on revient volontiers, et presque exclusivement, sur les personnages célèbres qui y ont résidé, mais sans que la composition sociale de cette population ait été analysée en détail. Pour le début du XVIII[e] siècle, on y rencontre, outre Bergeret, les financiers et mécènes Antoine Crozat (1655-1738) et Samuel Bernard (1651-1739), qui sont évoqués assez souvent dans les archives concernant la place des Victoires pour souligner la valeur particulière du lieu. La simple mention de ces illustres personnages suffit le plus souvent à prêter un caractère particulièrement grandiose aux hôtels de la place et aux collections supposées s'y trouver. Hormis

92. François-André Vincent, *Portrait de Pierre-Jacques-Onésyme Bergeret de Grandcourt*, 1774, huile sur toile, Besançon, musée des Beaux-Arts et d'Archéologie

l'indication fréquente mais diffuse d'un « agencement luxueux[6] », on ne sait jusqu'ici rien des détails si importants de l'architecture des bâtiments de la place, de la disposition intérieure et du décor.

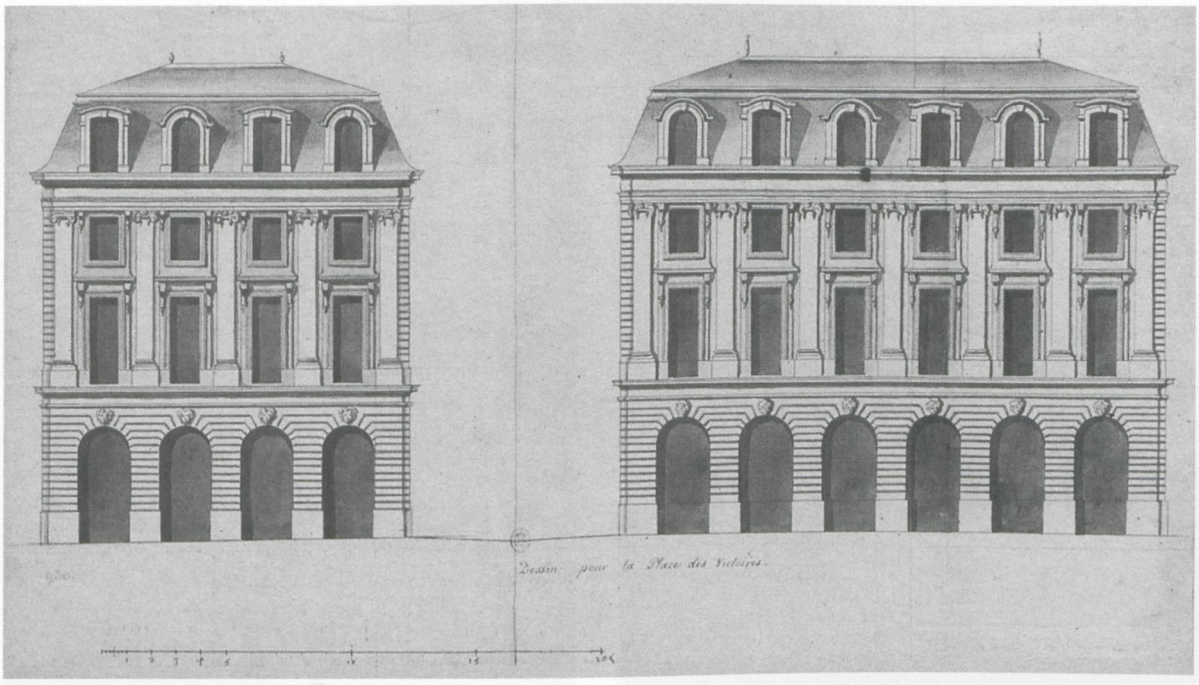
C'est en regard de ces lacunes de la recherche que se situe la présente contribution. Deux documents exceptionnels des Archives nationales, l'*Inventaire après décès* de 1751 mentionné ci-dessus et une *Visite & estimation* de la maison de la place des Victoires, effectuée après la mort de Jacques-Onésyme Bergeret en 1786, permettent de reconstituer avec précision la distribution et l'agencement d'une des maisons de la place au XVIII[e] siècle. Les conclusions sur lesquelles débouchera cette analyse de la maison Bergeret nous conduiront ensuite à esquisser de manière plus fine l'architecture des maisons et l'importance de la place dans le Paris de Louis XV.

L'architecture des maisons de la place des Victoires

On peut classer les maisons de la place en deux groupes : d'une part, les bâtiments construits à partir de 1685 derrière les façades de Mansart ; d'autre part, les hôtels de La Vrillière, de Pomponne et de Rambouillet, qui existaient déjà et qui furent intégrés dans le réaménagement. S'il existe toute une série d'études sur le second groupe[7], l'état de la recherche en ce qui concerne le premier groupe, qui nous intéresse ici, est assez mince. Seul Alexandre Gady, dans son travail sur le lotissement de la place, évoque les premières étapes de la construction, de la répartition des parcelles, les maîtres d'œuvre, les architectes et les acquéreurs des bâtiments[8].

C'est encore le premier volume de l'*Architecture françoise* de Jean Mariette, paru en 1727, qui rend le mieux compte de l'architecture des maisons, même si ses explications se limitent à l'aménagement de la place et à l'architecture des façades[9]. La réserve manifeste dont fait preuve Mariette quant aux plans du groupe de bâtiments qui nous intéresse ne constitue aucunement une exception par rapport à l'histoire de l'architecture, car ces immeubles ne semblent pas avoir trouvé plus d'écho dans d'autres traités contemporains d'architecture[10]. De plus, on ne connaît pas à ce jour de dessins significatifs datant de l'Ancien Régime qui figurent des bâtiments de la place. Si l'on compare brièvement l'historique de la place des Victoires et celui de la place Vendôme, à peine plus récente, avec les hôtels particuliers qu'on y connaît – deux exemples, les hôtels Crozat et d'Évreux de Pierre Bullet, sont abondamment présentés par Jacques-François Blondel à partir de plans et d'élévations[11] –, on comprend mieux les raisons de ce manque d'intérêt. Même si la structure sociale des deux places – un milieu bourgeois le plus souvent issu du monde de la finance – est comparable, elles présentent une vraie disparité en ce qui concerne l'histoire de leur aménagement[12]. Sur la place Vendôme, très étendue puisque aménagée sur un terrain peu construit, on trouve, après l'édification des façades, des hôtels dessinés par des architectes de renom, vastes et novateurs, conçus pour la plupart selon les vœux des futurs propriétaires[13]. Place des Victoires, en revanche, les prémisses étaient beaucoup moins favorables dans la mesure où sa situation dans un quartier très bâti limitait la liberté de ses concepteurs. La surface à bâtir, déjà très restreinte au départ du fait de la structure préexistante, se trouvait encore réduite à la suite d'un morcellement excessif ; la place des Victoires constituait en effet un objet de spéculation non négligeable pour Hardouin-Mansart et les collaborateurs de la surintendance des Bâtiments du roi[14]. Enfin, la forme arrondie de la façade acheva de faire perdre tout attrait à des parcelles rendues du même coup fort irrégulières. Aucun des immeubles n'avait de grande cour ou de jardin. Sortis de terre en même temps que les façades, il s'agissait soit de constructions de commande pour les futurs habitants, soit de bâtiments directement destinés à être vendus ou loués.

En dehors de l'auteur des façades, Jules-Hardouin Mansart (1646-1708), de l'entrepreneur qui participa au projet du duc de La Feuillade,



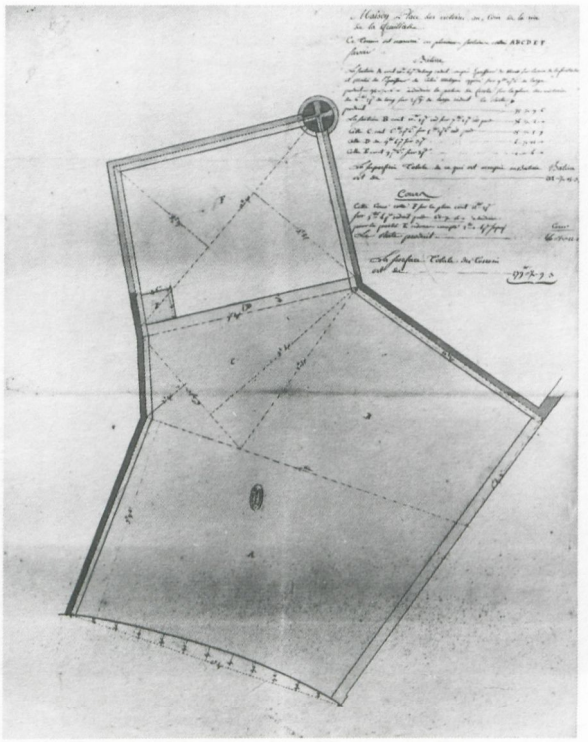
Pierre II Lemaistre (1660-1715), et de Robert de Cotte (1656-1735), les architectes des maisons situées derrière les murs de façade ne sont guère connus[15]. Ces dernières années, des noms tels que Jean-Baptiste Prédot, Pierre Lambert, Jean Perrault, Louis Nivet ou Michel David ont surgi de l'oubli, dans le contexte des recherches sur l'urbanisme et l'histoire de la ville. Mais il faut les ranger dans la catégorie des « architectes entrepreneurs » dont le champ d'activités se limitait généralement à la maison bourgeoise[16]. Toute étude de l'architecture des maisons de la place des Victoires se heurte au manque de sources, qui surprend au premier abord vu la notoriété du lieu, mais qui s'explique dès lors que l'on considère plus précisément les circonstances dans lesquelles ces édifices ont été construits[17].

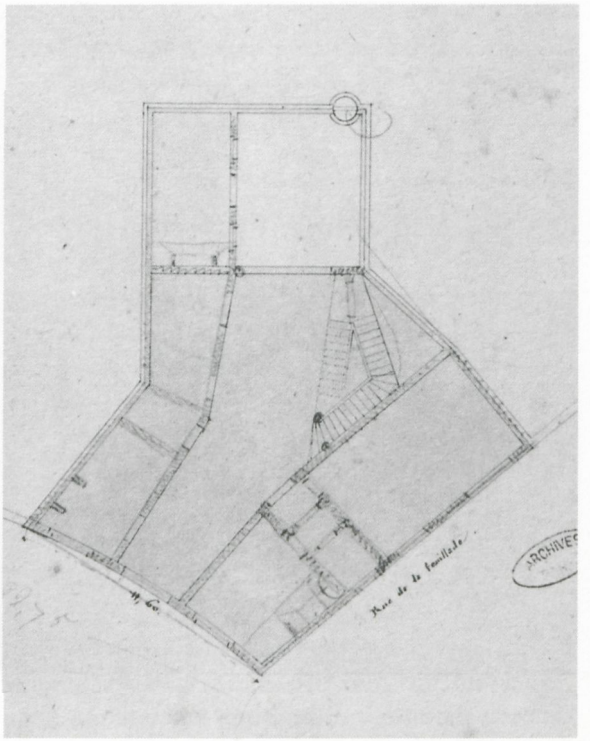
La maison de Pierre-Jacques-Onésyme Bergeret

La place des Victoires a commencé dès 1732 à jouer un rôle dans la vie de Pierre-Jacques-Onésyme Bergeret. C'est à cette date en effet que son père Pierre-François Bergeret (1683-1771), conseiller secrétaire du roi et fermier général, fit l'acquisition de la maison sise au n° 2, au coin de la petite rue de La Vrillière[18]. En 1746, quelques années après le mariage de son fils aîné avec Marguerite Richard, il acheta pour le jeune couple la maison mitoyenne du n° 4[19]. Jacques-Onésyme était à cette époque-là conseiller du roi et, à l'occasion de son mariage, son père avait acquis pour lui la charge de receveur général des finances de Montauban.

Les terrains sur lesquels étaient construites les maisons de la famille Bergeret faisaient partie de ceux que le duc de La Feuillade s'était dans un premier temps réservés pour y bâtir un hôtel plus grand, mais qu'après sa mort, en 1691, son héritier avait vendus à des investisseurs et qui furent lotis peu après[20]. L'achèvement de la façade sud de la place fut finalement confié à la surveillance de Robert de Cotte, qui poursuivit le schéma de la façade dans l'esprit d'Hardouin-Mansart, fermant par deux blocs de bâtiments l'arrondi de la place

93. Agence de Jules Hardouin-Mansart, *Élevation d'une partie de laditte place*, 1692, dessin, Paris, Bibliothèque nationale





94. Anonyme, *Maison place des Victoires, au coin de la rue de La Feuillade*, 4 août 1786, dessin, Paris, Archives nationales

95. *Plan cadastral de la maison du n°4, à l'angle de la rue de La Feuillade*, s.d. [début du XIX^e siècle], dessin, Paris, Archives nationales

et ouvrant avec la petite rue de La Vrillière une perspective sur le portail de l'hôtel de La Vrillière (fig. 93)[21]. L'architecte des deux maisons était Michel David, « architecte et bourgeois de Paris », dont on ne connaît aujourd'hui que le travail pour la place des Victoires[22].

Après la mort de Jacques-Onésyme Bergeret le 21 février 1785, ses descendants firent évaluer son héritage. A l'époque, la maison de la place des Victoires avait déjà été vendue par un acte du 7 février 1781, du vivant de Bergeret, à François-Robert Gradot, « prêtre docteur en Théologie de la Faculté de Paris[23] ». L'estimation du 4 août 1786, très importante, comprend également un plan du terrain. Si on le compare au plan du rez-de-chaussée du cadastre établi sous la Restauration, on constate quelques modifications minimes concernant la cour (fig. 94 et 95)[24]. La maison possède trois arcades sur la place. Quatre travées de fenêtres donnent sur la rue de La Feuillade ; le bâtiment présente donc l'avantage de recevoir la lumière sur trois côtés. L'élévation de la façade était définie par l'ordonnance prévue par Hardouin-Mansart : un rez-de-chaussée et un entresol, surmontés de deux étages carrés, que couronnait un étage de combles (fig. 96). Contrairement à la famille Bergeret qui occupait avec les domestiques l'ensemble de la maison, Gradot ne vécut qu'à l'entresol ; on ignore à qui les autres étages avaient pu être loués.

L'expert-juré décrit une maison « en un seul corps-de-logis, [...] double en profondeur s'étendant en aile sur ladite rue [de La Feuillade][25] ». Le rez-de-chaussée comprenait une porte cochère débouchant sur un passage qui menait à une remise ouverte dans la cour, prévue pour deux voitures. A gauche de la porte cochère se trouvait une loge de portier « à cheminée » tandis qu'à droite un petit corridor permettait d'accéder à la cuisine. Cette dernière, comme la loge de portier, était éclairée par une fenêtre donnant sur la place. Un « renfoncement » aménagé en face de la porte de la cuisine pouvait servir de réserve à bois, et ce petit passage débouchait sur un « gardde [*sic*] manger »

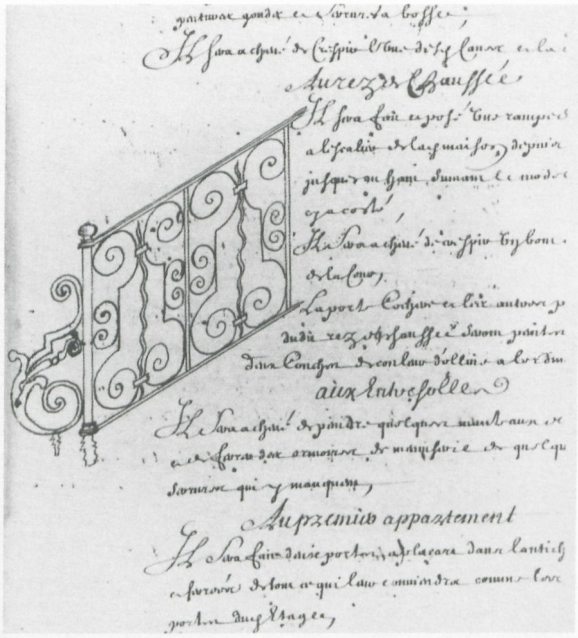
avec une petite fenêtre sur la rue. Derrière l'escalier de la maison y attenant, flanqué au pied de deux colonnes de bois et orné d'une balustrade de fer forgé (fig. 97)[26], un passage conduisait aux écuries prévues pour six chevaux, et éclairées de deux petites fenêtres sur la rue. Près de l'escalier se situait un accès à la « descente aux caves » avec en vis-à-vis l'entrée de la « sellerie ».

L'entresol comprenait à gauche un appartement composé d'une antichambre, d'une salle à manger, d'un premier cabinet, d'un second cabinet et d'une bibliothèque. Dans la partie droite de l'entresol se trouvaient deux autres pièces, ainsi qu'un petit cabinet « en aile ». Cette distribution ne semble plus correspondre à celle de 1751, puisque l'*Inventaire* répertorie moins de pièces. Bergeret habitait un petit appartement composé d'une antichambre et de deux cabinets qui abritaient, outre quelques instruments de musique, les tableaux mentionnés plus haut.

La décoration de l'appartement, en 1786, était raffinée. La salle à manger, éclairée par une fenêtre avec un balcon donnant sur la place, était ovale et entièrement lambrissée de bois imitant le stuc. Deux cabinets, dont un avec un « œil-de-bœuf fermé de gaze », séparaient l'antichambre et la salle à manger. Le premier, « de forme ronde éclairé sur la place », présentait des lambris « peints en Boies de rose [sic] sur les portes ; et les autres en bois des indes ». Il s'ouvrait sur un « grand cabinet formant gallerie à cheminée », éclairé de trois fenêtres sur la rue de La Feuillade et désigné dans l'*Estimation* de 1786 comme le « cabinet bibliothèque de Monseigneur l'abbé Gradot ». Une pièce à droite de la salle à manger, avec deux fenêtres et un balcon sur la place, « peut faire chambre à coucher ». Au-dessus se trouvait un « cabinet de bains », tandis qu'un petit cabinet attenant « en aille » donnait également sur la cour.

Le premier étage « est distribué en un antichambre, un sallon, chambres et Cabinets le tout formant appartement ». Deux fenêtres sur la cour éclairaient l'antichambre faisant office de salle à manger et comprenant, outre un passage vers un petit cabinet, une porte vitrée qui ouvrait sur le salon attenant. Entre l'antichambre et le salon donnant sur la place se trouvaient « des garderobbes » ; le décor du salon, avec deux fenêtres sur la place, se composait d'un « lambry d'appuy » ainsi que, au-dessus des portes, de « tableaux peints sur toille représentant des chinois dans leurs bordures ». Il fut complété en 1751 par trois tapisseries de Beauvais « représentant [des] personnages chinois ». A gauche du salon s'ouvrait une grande pièce d'angle, avec une fenêtre sur la place et une sur la rue de La Feuillade. Les trois fenêtres sur la place et la fenêtre sur la rue du premier étage étaient réunies par un balcon « formant gallerie ». L'*Inventaire* mentionne aussi un cabinet avec quatre miroirs, « dont un en Renforcement ». C'est là que se trouvait une chambre à coucher avec un cabinet de toilette attenant. De cette alcôve partait un couloir qui menait à l'antichambre et qui était utilisé comme garde-robe. Cet étage intermédiaire comprenait une chambre pour des domestiques ou pour une femme de chambre, dont l'entrée se situait dans

96. Vue des n^os 2 et 4, état actuel



97. Dessin d'une balustrade en fer forgé, extrait d'un contrat entre A. d'Haaloy et M. de Saint-Blimont, 22 mai 1694, Paris, Archives nationales

la cage d'escalier. A droite de l'antichambre et derrière le salon, une petite pièce éclairée par une fenêtre sur la cour conduisait à un petit escalier qui servait d'accès « aux pièces qui sont pratiquées dans la hauteur dudit premier étage de ce côté ». Dans cette petite aile de la maison était aménagé un cabinet avec « siège d'aisance à l'anglaise ».

Le deuxième étage était également occupé par un appartement qui présentait pratiquement la même distribution : antichambre, salon, pièce d'angle, un grand cabinet attenant avec deux fenêtres sur la rue de La Feuillade, un cabinet avec une fenêtre sur la rue, et un petit escalier qui menait à une pièce de l'entresol du cabinet « éclairée par la continuité de la croisée dudit Cabinet au dessous » et « faisans chambre de domestiques ». Une autre porte conduisait à la cage d'escalier. A droite de l'antichambre se trouvait une autre pièce, avec derrière un cabinet servant de garde-robe. Comme précédemment, un « cabinet et siège d'aisance » était aménagé dans la petite aile. L'étage fut habité jusqu'en 1751 par plusieurs membres de la famille Bergeret ; Jacques-Onésyme lui-même occupa l'antichambre aménagée avec des « cartes géographiques » ainsi que le salon organisé en « laboratoire ». L'épouse et le fils de Bergeret y avaient leurs chambres.

L'étage de combles, enfin, se composait de sept pièces pour les domestiques : une cuisine, un petit appartement – chambre avec alcôve, petit cabinet « d'alcôve formant garderobbe » et cabinet. Toutes les pièces étaient accessibles par un couloir ; au bout duquel se trouvait un cabinet pourvu d'un « siège d'aisance »[27].

Vu la distribution et les dimensions de la maison Bergeret, telles qu'elles ressortent des documents ici analysés, il faut réexaminer la description des maisons de la place des Victoires, que des études récentes présentent comme de luxueux « hôtels particuliers ».

Maison bourgeoise ou hôtel particulier ?

Toute discussion terminologique concernant les notions d'hôtel ou de maison – dont l'emploi paraît inévitable pour l'exemple de la maison Bergeret et de ses propriétaires d'abord bourgeois, puis nobles[28] – risquerait d'être vaine. Aujourd'hui, ces termes relèvent d'acceptions générales pour l'histoire de l'architecture[29]. Au XVIII[e] siècle, on restait en revanche tout à fait imprécis, ces termes étant principalement liés au statut social des propriétaires[30]. De nombreuses sources désignent d'ailleurs le bâtiment comme une « maison »[31] : le terme d'« hôtel », plus valorisant et courant dans les études plus récentes, est impropre, puisqu'il ne correspond à aucune des définitions en usage.

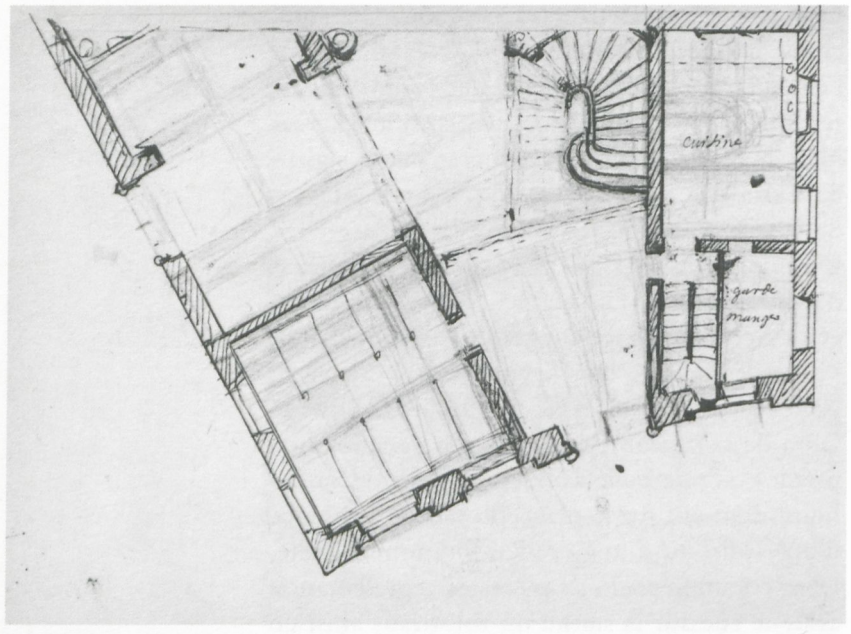
Les répercussions de la taille et de la forme d'un terrain sur la distribution d'un bâtiment font l'objet de discussions fort intéressantes chez les théoriciens de l'architecture de l'époque[32], contribuant ainsi à établir une classification typologique des bâtiments. Le Nationalmuseum de Stockholm, qui possède une très riche collection de dessins d'architecture, conserve notamment deux plans pour deux maisons non réalisées de la place des Victoires. Il s'agit dans les deux cas de projets pour le rez-de-chaussée et l'étage de deux édifices qui peuvent

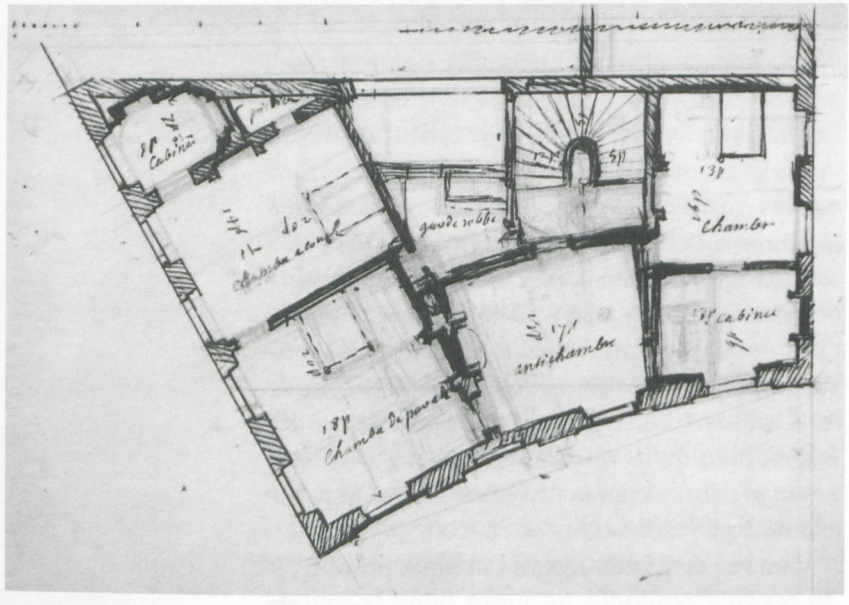
être rattachés à l'époque de l'achèvement de la place sous la direction de De Cotte vers 1692 (fig. 98, 99 et 100)[33]. Ils constituent donc une indication de la façon dont les architectes devaient tenir compte de terrains de forme irrégulière pour intégrer les structures nécessaires au fonctionnement d'un ménage relativement important. Deux des dessins, THC 6249 et THC 6232 (fig. 98 et 99), rendent compte d'un état provisoire du projet, comme l'illustre l'ouverture de la porte vers l'antichambre dans l'axe des fenêtres. La dénomination de « chambre de parade » pour la plus grande pièce de la maison, dans l'enfilade de l'antichambre et du cabinet sur la rue, manifeste le désir de réaliser un *appartement de parade*, même petit[34]. L'existence de deux *appartements de commodité* à sa suite, composés d'une chambre à coucher, d'un cabinet et d'une garde-robe attenante, correspond à la répartition courante entre espaces d'habitation privé et public[35]. Le dessin qui montre un vestibule circulaire (THC 6304 – fig. 100) à partir duquel on accède à la « salle » est plus convaincant. La salle à son tour conduit à deux *appartements* dont le gauche comprend une « grande chambre » représentative. Comme en témoignent ces plans, c'est le manque d'espace qui déterminait le travail des architectes. Pour la maison Bergeret, réalisée par David, c'est ce qui amena l'architecte à aménager un escalier en triangle dans la partie sans fenêtre située entre l'aile parallèle à la rue de La Feuillade et l'aile sise entre la place et la cour. C'était la seule possibilité de pourvoir la maison d'un escalier relativement grand, bien que relativement inélégant, sans trop gaspiller un espace précieux parce que rare[36]. Dans les exemples de Stockholm, les façades présentent quatre arcades sur la place – une arcade de moins, comme pour la maison Bergeret, aurait signifié un petit appartement de moins.

L'influence de l'idéal théorique de l'hôtel particulier noble, apparu au XVII^e^ siècle et qui, depuis le *Cours d'architecture* de D'Aviler de 1691 à 1693, détermina les principes théoriques de l'architecture privée en France, est ici aussi reconnaissable. C'est ce qui apparaît dans la répartition entre espaces de parade et espaces privés[37]. Néanmoins, vu l'exiguïté des lieux, architectes et commanditaires durent faire de notables concessions. Le cas idéal de l'hôtel particulier comprenant un « corps de logis » situé « entre cour et jardin » et des pièces de service sur la cour ne pouvait être envisagé ici. On a donc le type d'un « hôtel sur rue » ou, mieux, d'une « maison sur rue » où les pièces d'habitation et les pièces de service étaient réunies dans un seul « corps de logis » en bloc, le plus souvent double en profondeur. Les pièces de cérémonie comme le salon de la maison Bergeret ou la « chambre de parade » qu'on trouve dans les exemples de Stockholm donnent sur la place, du fait de l'absence d'un jardin ou d'une cour suffisamment vaste. Dans ces immeubles, les pièces de représentation avaient vue sur la statue du roi, tirant ainsi en même temps de la place leur principale source de lumière.

Les « appartements de bienséance » ou « de commodité », qui faisaient partie du style de vie et de l'architecture privée de l'époque, étaient aussi prévus dans la distribution de la maison Bergeret. Les espaces à caractère privé comme les cabinets pour se retirer, mais aussi les pièces officielles réservées aux pratiques sociales, tels le salon ou l'antichambre transformée en salle à manger, occupaient très peu de place[38]. Il faut de même souligner des innovations importantes en matière de confort comme les « cabinets à l'anglaise » aménagés à tous les étages, bien qu'ils semblent avoir été installés *a posteriori* dans le courant du siècle dans une petite aile nouvelle construite dans la cour (fig. 94)[39].

Comme Rochelle Ziskin l'indique pour le cas de la place Vendôme, on vivait selon le « mode bourgeois » dans les bâtiments situés sur ces places publiques[40]. Les pièces d'habitation directement sur la rue, les proportions et la distribution de la maison Bergeret permettent de la classer parmi les plus sophistiquées des « maisons bourgeoises »[41]. Ce type d'habitation privée a été décrit à plusieurs reprises dans les traités d'architecture du XVIII^e^ siècle, notamment par Charles-Étienne





98. Anonyme, *Projet pour le rez-de-chaussée d'une maison place des Victoires*, vers 1692-1693, dessin, Stockholm, Nationalmuseum

99. Anonyme, *Projet pour le premier étage d'une maison place des Victoires*, vers 1692-1693, dessin, Stockholm, Nationalmuseum

Briseux (*Architecture moderne ou l'art de bien bâtir pour toutes sortes de personnes*, 1728) et Jean-François de Neufforge (*Recueil Elémentaire d'Architecture contenant Des Distributions de Bâtiments Bourgeois*, 1757). La « distribution 13 » (fig. 101) de Briseux est comparable à celle de la maison Bergeret et aux exemples de Stockholm pour les dimensions[42]. Comme le montrent les plans conservés, les architectes de la place des Victoires ont assez peu modifié la distribution des différents étages, qui renvoie encore à un mode de construction relativement simple et bourgeois[43]. Mais, contrairement aux exemples de Briseux et de Stockholm, la loge de portier de la maison Bergeret semble indiquer un début de vie aristocratique qui correspond aux ambitions sociales de Bergeret. Dans la mesure où cette loge, contrairement à tous les exemples cités par Mariette, possédait une cheminée, il est possible qu'il se soit agi d'un autre type de pièce dont la fonction aurait changé par rapport à la distribution initiale.

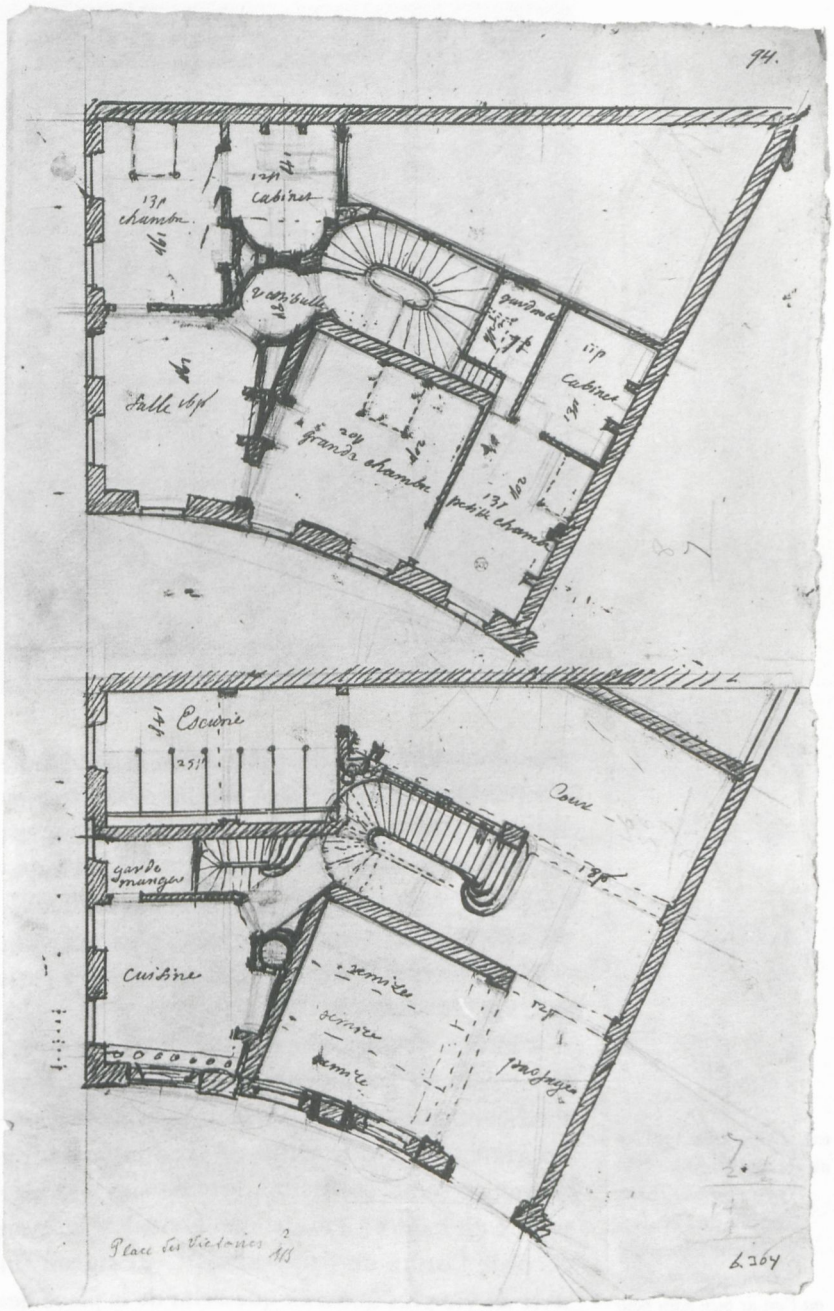
La maison Bergeret constitue donc un exemple parfait de l'habitat sur la place des Victoires au XVIII[e] siècle, où seules deux maisons érigées derrière la façade disposaient de plus d'espace, parce que possédant cinq arcades (n[os] 3 et 5). Le père de Bergeret, dont l'*Almanach royal* de 1734 indique qu'il réside place des Victoires occupait l'immeuble voisin, au n° 2[44]. L'autre maison présentant trois arcades sur la place et dont la structure correspond à celle de la maison Bergeret n'est pas connue. Seul un plan non daté du cadastre levé sous la direction de Vasserot, et montrant la distribution générale du terrain (surface bâtie par rapport à la cour intérieure) et la structure du rez-de-chaussée (fig. 102), permet de s'en faire une idée[45].

La composition sociale des habitants de la place

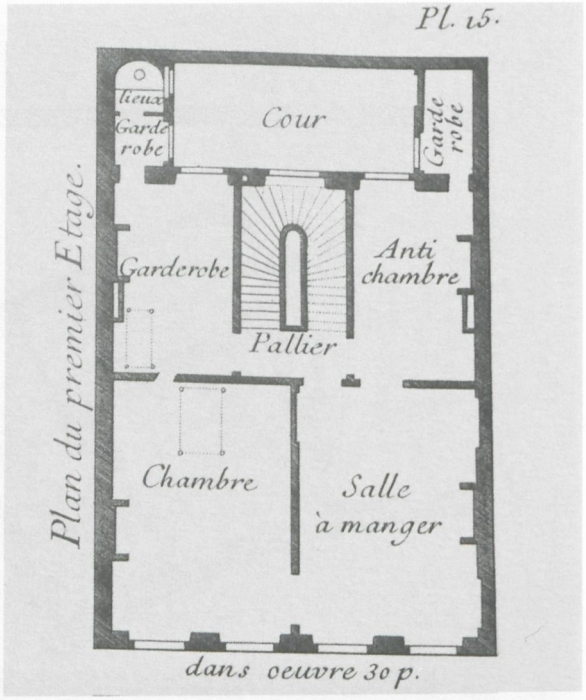
L'arrivée de la famille Bergeret sur la place dans les années 1730 est caractéristique des usages des fermiers généraux en matière de logement, ces derniers quittant généralement le quartier du Marais

qu'ils avaient jusqu'alors privilégié pour s'installer aux abords de la place[46]. La proximité des milieux financiers et des institutions royales ne fut certainement qu'un des critères qui présidèrent à l'acquisition d'un immeuble à cet endroit. Le plus souvent issus de la bourgeoisie, mais soucieux d'imiter la noblesse dans ses comportements et sa culture, les financiers voyaient dans l'apparat et le luxe un moyen de mettre en scène leur ascension sociale et leur réussite économique. L'attrait de la place des Victoires résidait donc bien dans une architecture de façade de caractère noble, plutôt que dans la présence de prestigieux hôtels. L'ordre ionique colossal dessiné par Hardouin-Mansart allait bien au-delà de ce que la bienséance aurait permis à une personne privée « bourgeoise » pour sa maison d'habitation[47]. En outre, une telle résidence, et le choix d'une place royale, représentaient un témoignage d'attachement à l'État et de loyauté envers lui[48]. C'est seulement dans ce contexte particulier que s'explique l'acquisition de ces maisons par la famille Bergeret, dans la mesure où ils auraient par ailleurs disposé de moyens suffisants pour acheter des propriétés nettement plus significatives dans les environs de Paris[49].

Dans ses travaux sur le logement de fermiers généraux au XVIII[e] siècle, Yves Durand a pu renvoyer à des exemples comparables dans leurs dimensions et dans leur aménagement à la maison Bergeret ; mais, par rapport à ce qu'on sait de fermiers généraux vivant luxueusement comme c'est le cas par exemple pour l'hôtel des Marquet de Peyre, avec sa remise pour dix voitures et des écuries pour vingt-quatre chevaux, les propriétés Bergeret sur la place des Victoires relevaient d'un type d'habitation plus modeste, plutôt « bourgeois »[50]. Même si le décès de son épouse a certainement été le premier motif du départ de Jacques-Onésyme Bergeret vers 1751, c'est sans doute en fin de compte l'exiguïté des lieux qui emporta sa décision. De plus, la même année, il abandonna son activité pour la généralité de Montauban, et ne rechercha manifestement plus la



100. Anonyme, *Projet pour le rez-de-chaussée et le premier étage d'une maison place des Victoires*, vers 1692-1693, dessin, Stockholm, Nationalmuseum



101. *Distribution 13. Plan du Rez de Chaussée & et Plan du premier Étage*, extrait de Charles-Étienne Briseux, *Architecture moderne ou l'art de bien bâtir pour toutes sortes de personnes*, 1728, t. II, pl. 16

102. *Plan cadastral du n° 2 de la place, à l'angle de la Petite Rue de La Vrillière*, début du XIX^e^ siècle, dessin, Paris, Archives nationales

proximité stimulante des milieux financiers. Dès le 5 septembre 1751, quelques mois après le renouvellement de sa charge par son père – elle avait sans doute été mise en vente peu de temps auparavant par Jacques-Onésyme –, il céda ses activités à Joseph Herpallet Duchesneau pour pouvoir, d'après Georges Wildenstein, « ainsi mener à Paris une vie plus libre[51] ».

L'intérêt de Bergeret non seulement pour les arts, mais aussi pour les cercles les plus élevés de la société – on se souvient que le marquis de Marigny lui avait rédigé une lettre de recommandation d'une extrême cordialité, lors de son premier voyage en Italie en 1762, et que Louis XV lui avait accordé l'ordre de Saint-Louis[52] –, exigeait un style de vie plus luxueux que celui de la place des Victoires. Ainsi s'explique l'acquisition en 1755 d'un hôtel plus grand, près du Temple, sur l'actuelle place de la République. Un imposant porche d'entrée et un hôtel situé « entre cour et jardin », avec l'espace qu'ils supposaient – notamment une petite galerie –, correspondaient non seulement au vocabulaire sophistiqué de la résidence d'un « grand seigneur », mais aussi, dans le cas de Bergeret, au style de vie plus ambitieux d'un des hommes les plus riches de son temps[53].

Néanmoins, l'exemple de Bergeret n'est pas un cas isolé dans l'histoire de la place. Deux des financiers les plus importants du royaume s'installèrent place des Victoires peu après son achèvement. A la suite d'un riche mariage et de multiples succès professionnels, Antoine Crozat, tout d'abord modeste locataire du n° 6, acquit le 22 mars 1698 le plus grand des immeubles, construit par Jean-Baptiste Prédot au n° 3[54]. Conformément à des ambitions toujours croissantes, il s'établit ensuite vers 1700 place Vendôme où Pierre Bullet édifia pour lui un hôtel luxueux avec de nombreuses pièces de représentation et un jardin[55]. La maison Crozat ne fut pas sans influence sur le prestige de son propriétaire, tandis que la maison de la place des Victoires, quasiment ignorée jusqu'à nos jours, restait habitée par sa belle-mère[56].

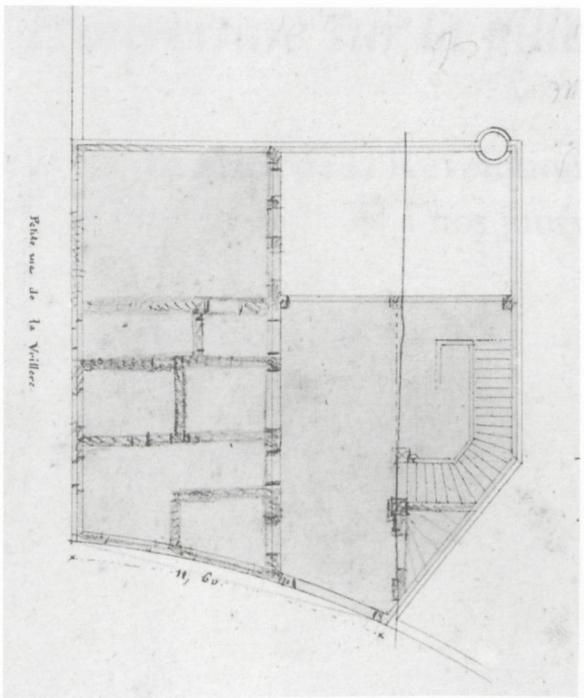
La présence de Samuel Bernard est attestée au plus tôt à partir de 1705[57]. Les indications sur ses possessions place des Victoires sont très divergentes. On sait qu'il fut locataire du n° 5, le deuxième bâtiment de la place par les dimensions, et que deux ans avant sa mort il acquit la maison attenante du n° 7[58]. Quant à l'autre maison de la place, où il mourut le 18 janvier 1739, il l'utilisait comme lieu de travail[59]. Bernard avait également acheté en 1714 un hôtel particulier à proximité, rue Notre-Dame-des-Victoires, dont le cadre luxueux lui permit de faire faire à sa fille un riche mariage[60].

Architecture et représentation

Le fait que trois des résidents les plus importants de la place des Victoires l'aient quittée soit pour des raisons de place, soit pour des raisons corollaires de représentation, témoigne de façon éclatante de son prestige déclinant au XVIII^e^ siècle. Les descriptions qu'en donne Fernand de Saint-Simon n'indiquent, pour les générations suivantes, aucun propriétaire ou locataire de renom.

La connaissance plus approfondie des maisons de la place permet de supposer que les différentes parties impliquées dans la construction, le duc de La Feuillade, la Ville et la Couronne, avaient mis principalement l'accent sur l'architecture de la façade. Ainsi, le fait d'avoir renoncé à prolonger l'architecture d'Hardouin-Mansart sur les parties des immeubles donnant sur les rues attenantes semble indiquer que la « grande mise en scène architecturale » s'articulait uniquement autour de la statue du roi, soulignant encore la parenté de la place avec un « décor de fête[61] ». Le projet de place royale dans un espace étroitement délimité, avec un engagement financier modeste, impliquait des solutions architecturales qui s'adressaient à une couche sociale aisée, le plus souvent bourgeoise. Mais les « maisons » de la place des Victoires ne pouvaient pas satisfaire aux exigences de représentation de la haute noblesse, pas plus qu'elles ne pouvaient suffire à celles d'une classe bourgeoise aisée qui cherchait à l'imiter, et dont faisaient partie les Crozat, Bernard et Bergeret.

Ce n'est qu'au cours des années suivantes, alors que la place était achevée et que la commande publique refluait, que les meilleurs architectes français commencèrent à prendre au sérieux des commandes plus modestes telles que la maison Bergeret. Ainsi, le fait que les architectes dans la mouvance des Bâtiments du roi aient assez rapidement, dans la phase initiale de l'aménagement de la place, cédé leur place à des architectes de second rang s'inscrit bien dans la logique d'une



architecture privée française qui va en s'affinant pour bientôt connaître place Vendôme un premier apogée[62]. Là aussi, les architectes avaient à résoudre les mêmes problèmes de fond que place des Victoires, telle l'implantation des appartements de parade et d'habitation sur la rue. Les maisons, jusqu'ici méconnues, de la place des Victoires semblent avoir été antérieures et sans doute servi de modèle à toute une série de plus petits projets de type « hôtel sur rue » dans lesquels Robert de Cotte notamment s'illustra comme architecte[63].